

1^{re} Commune de Algérie 2^e République

BELLAS



Mes parents
Yethou et
Alicia



-2-

Je suis heureuse que vous acceptiez de nous parler de votre vie de mislennaise

Je suis née à Sévigné le Châtais le 8 janvier 1927, dans le maison de mes grands parents maternels. J'ai grandi là où mon père travaillait dans les chemins de fer. Ensuite, en 1936, mon père a été nommé à Béziers. Nous sommes donc partis, avec mon petit frère, habiter là-bas.

En 1939, la guerre s'est déclarée et mon père a été mobilisé. Il a été fait prisonnier. Le Croix Rouge organisait pour les enfants de prisonniers leur, c'était la disette, des séjours à l'étranger. Nous sommes plusieurs destinations : Algérie, Espagne, Suisse, Turquie ou Maroc.

Vous pensiez aller ?

Où, c'était en 1941, j'avais 14 ans et je désirais aller en Algérie. Nous sommes partis avec quarante enfants.

Par de supat de quelle votre maison ?

??? Ouh, bien sûr, mais je pensais que ce n'était que pour les vacances.

Donc, à Alger vous êtes allés dans une famille d'accueil ?

Où, oui on m'emmenait dans un village, à Ain Taya, à l'est d'Alger, pas loin du Cap Matifou, à l'hôtel Tannari, à côté de Maison Carré. C'était un grand hôtel. Je dormais des soupes de main, portais l'eau, la glace, les verres, le pain etc.

Il y avait des institute ? Des touristes ?

Où, il y avait parfois 200 personnes, touristes et curieux. Et, parmi ces personnes, il y avait des espions américains et allemands. Nous l'avons vu après coup.

Vous êtes restés longtemps ? Les vacances ?

Où, car le Croix Rouge a demandé à prolonger notre séjour, car la situation ne s'arrangeait pas en France. A la rentrée scolaire, on m'a mis à Maison Carré, près des Pères Blancs.

C'est donc à ce moment que vous avez connu les Pères Blancs ?

Et oui. Mais au bout d'un an, le Croix Rouge a dit qu'il fallait que les enfants retrouvent leur famille. C'était en 1942. Le papaïon « Lannicieu » faisait le voyage Alger-Marseille... J'avais de la peine, mais je suis allé faire mon petit bagage et faire mes adieux à toute la famille qui m'avait hébergé si généreusement... Le directeur de maison m'a dit : « la guerre a vu pas finie... Restez donc là ». J'ai sauté sur l'occasion et je suis resté à l'hôtel Tannari... oui, je ne voulais pas partir.

Vous êtes resté seul ? Ou avec d'autres camarades ?

Nous étions deux ou trois je crois à rester, mais je ne les connaissais pas. Les autres ont embarqué avec les infirmières de la Croix Rouge. Et, savez vous que le paquebot a coulé au large des Baléares, avec tous ses passagers. Une grosse tempête les avait engloutit.

Ca alors, vous étiez vraiment protégé. Quelle chance !

Oui, et vous allez voir que ce n'était que la première fois. Toute ma vie a été ainsi faite de chance et de protection. En tous cas, pour l'histoire de Lamoricière, la France était, pendant quelques temps, dans l'ignorance de ce naufrage. Nous, en Algérie, nous étions déjà au courant. Ce fut épouvantable pour les familles. Cet accident a été reporté dans le magazine Historia.

Et pour vous, que s'est-il passé ?

Et bien, les vacances terminées, on m'a envoyé comme pensionnaire, au collège de Maison Carré, non loin de la maison mère des Pères Blancs Malheureusement, en 1942, en novembre, ce fut le débarquement américain à Alger. Fermeture de toutes les écoles.

Vous êtes rentré en France ?

Non, parce que la guerre ne le permettait pas. Je suis retourné à l'hôtel des Tamaris qui venait d'être réquisitionné par les Américains. C'était un hôtel pour les pilotes. Cela a duré en 1942, 1943 et 1944. Je travaillais comme garçon de salle, au service de l'armée américaine. Une bonne chose à cela, j'ai appris à parler couramment l'anglais et à mieux connaître les autres, les employés de l'hôtel, kabyles pour la plupart... Nous étions bien amis.

A cette période, les Pères Blancs que je voyais de temps à autres, faisait de la réclame pour la Kabylie. J'étais enthousiaste. Je suis donc allé parler avec les Pères Blancs, en leur disant que ça me plaisait...

Vous aviez déjà des vues sur la vie missionnaire ?

Oui, je voulais être missionnaire Père Blanc. !!! Le père des novices, le Père Blin m'a dit qu'il me fallait apprendre le latin et m'a conseillé d'aller d'abord au petit séminaire de Saint Laurent d'Olt pour terminer mes études secondaires.

Moi, ça me plaisait bien, car j'étais du coin, c'était chez ma grand-mère !

Mais, vous n'étiez pas rentré chez vous depuis 4 ou 5 ans ?

Et non, je ne pouvais pas, car c'était la guerre.

Comment avez-vous pu rentrer ?

Et bien, quand les Américains et les Alliés ont occupé l'Italie. C'était la fin des bombardements. J'ai pu prendre le bateau pour Marseille, le port était complètement détruit. C'était encore la guerre. C'était début 1945.

Je suis allé à Béziers, mon père avait été rapatrié de captivité et avait retrouvé son travail. Ce fut de vraies retrouvailles....



Maison des Pères Blancs
27 Boulevard de la Chapelle



de Séverac au grand
complet en 1941



Classe de
séminaire à Combalot

Vous avez de très bonnes de relations les autres ? (Avez-vous déjà pris une pause d'un Père Blanc ?)

Où, j'avais pu faire par ailleurs. Il n'était pas très chaud. Mais il ne s'opposait pas à mes études, malgré leur préférence pour le clergé local.

Qu'est-ce que cet appel méconnu comme l'est un certain de vos confrères ?

L'origine de nos vocations de Père Blanc a été le contact amical et cordial avec un groupe de Eubyles, certains prêtres à l'école où je travaillais. On partageait tout, le travail, les difficultés, la bonne humeur... Mes amis Eubyles étaient bien connus des Pères Blancs... On en parlait beaucoup de ce qu'ils faisaient pour eux, etc... J'étais curieux.

Vous êtes donc parti le Saint Laurent d'Or ?

Où, d'abord à St Laurent d'Or, puis à Bonville, un nouveau séminaire qui commençait à Paris. J'étais avec Babier et Charles. J'ai passé mon temps et surtout je suis allé à l'armée. Et oui, il fallait partir en Indochine. Les militaires avaient perdu beaucoup d'hommes, alors, il fallait remplacer le stock !!! Ils ont pris tous les petits jeunes curés, futurs curés qui étaient dans les séminaires. Cependant, auparavant, il fallait dans l'école militaire de Saint Malo.

Vous avez l'École ? Je suis Saint-Matthieu ?

Ah bon. Alors vous connaissez les cannes. C'était en 1920, car j'étais curé. Après, ils m'ont envoyé au Marianne, près de la frontière hollandaise. Là aussi, j'ai eu chaud !! Il y avait un incendie dans une forêt. Nous partions donc... Il y avait un gros arbre qui brûlait au pied, mais, comme c'était de nuit, je ne l'avais pas remarqué. Un coup de feu : le feu, cet arbre va tomber. Je n'avais pas fait un pas que l'arbre est tombé à mes pieds !!! J'ai quand même été très bien pris !!

Quelle Année ?

Une autre fois, on me demande de retourner les faits. Je regarde dehors. La première s'est bien, mais quand j'ai voulu entrer dans celle au deuxième, la belle est partie. Elle m'a donné. Ce fut le grand silence dans la pièce. Tout le monde regardait s'il n'y avait personne derrière...

Quand de temps les vous sont à l'école ?

Un peu plus d'un an. Après l'armée, je suis allé au séminaire avec le Père Grillon !! Après le séminaire on m'a envoyé en Hollande pour trois ans de théologie avec le Père Pagnon. Puis, comme je parlais anglais en Corse à Mortevier pendant un an. C'est là où j'ai été ordonné.

Vous avez été ordonné en Corse ? Ah non, mais les laïques que je connais à mes côtés ordonnés en Corse.

Vous êtes 23 prêtres dans trois français.



L'Hotel "Les Terrains"
et la plage en au lieu
de débarquement américain
en 1943



La Pointe Blanche
à Lourdes
Pèlerinage militaire

Militaire dans les Alpes de Provence



avec le Delfin
de Tignes



Algérie - 27 ans environ
en 1955 pendant l'été au
Mousses, cabinet de
famille (cousins de
l'Hotel "Terrains").

à Strenberg en
Hollande, le groupe
français.
Le 5^e d'entre est
le Père Noël
sur le Congo
en 1955.



Allons, qu'avez-vous demandé comme affectation ?

Et bien, la Kabylie ne me disait plus rien !!! J'ai été envoyé en Ouganda. Je n'avais rien demandé de spécial, mais j'avais rencontré à Paris, un Père qui revenait d'Ouganda. Ce Père avait inventé la grammaire de la langue parlée en Ouganda. Je lui ai demandé de me donner quelques tuyaux.

Il m'avait appris quelques prières, ave Maria, Pater, signe de la croix, bonjour, bonsoir etc... Il m'a donné une leçon de 9 heures à midi.

Quel était le dialecte ?

Il y avait plusieurs langues, mais celle-ci s'appelait le Runyankole ou Rushiga avec d'autres langues bantoues. En tout cas, ce Père m'avait rendu un grand service en me donnant des notions. D'ailleurs, je l'ai retrouvé en Ouganda, quelques temps avant son retour en France. A présent, il est décédé.

Comment êtes-vous parti en Ouganda ? Ce n'était pas le périlleux voyage de vos prédécesseurs, je suppose ?

En avion. Marseille avec escales à Rome, Le Caire, Khartoum et arrivée sans problème à Entebbe en Ouganda.

OUGANDA. Diocèse de M'BARARA.

Quelques précisions sur la région du sud ouest de l'Ouganda, au moment de mon arrivée.

Les communautés chrétiennes existaient déjà depuis environ 20 ans. Les conversions des jeunes gens et des jeunes filles étaient régulières mais limitées. On ne voyait pas d'adultes et encore moins des personnes âgées.

Les cultes païens étaient interdits par la loi comme étant anti-européens. Par contre, l'influence des anciens soldats était considérable. Ils avaient visité l'Egypte, la Palestine, les Indes et l'Europe au cours des années 1939-1945. De retour au pays, ils faisaient l'éloge des écoles, des hôpitaux et de la religion et de tout ce qu'ils avaient vu à Jérusalem, Bethléem et Nazareth. Ils encourageaient les femmes à aller se faire instruire dans les paroisses et à se faire baptiser.

Durant les années 55 / 65, il se produisit une sorte de mouvement de foule en faveur de l'Eglise. Beaucoup de jeunes voulaient être baptisés, mais il fallait attendre plusieurs années avant d'avoir une place au catéchisme de la paroisse.

Il leur fallait une motivation pour attendre ainsi ?

Oui, chez eux, ils apprenaient par coeur les prières et même les personnes âgées étaient instruites et initiées pendant les jours de carême. Ce mouvement de sympathie à l'égard de l'Eglise s'expliquait par l'influence des catéchistes dans les villages.

Le pionnier du diocèse, un catéchiste Muganda Johana Kitagoëna avait installé des chefs de prières et des catéchistes aux emplacements stratégiques : marchés, carrefour de routes, centres administratifs... Il y avait des petites chapelles animées par des catéchistes locaux et plusieurs fois par semaine, il y avait des cours de religion, d'écriture et de lecture.

Les Fess blancs de Suisse à Kabala en 1911



Eglise de Bukinda - Cerve à l'inauguration en 1962



En que était ce village ?

Tout à fait. D'ailleurs l'influence de ce Maganda était considérable, même vingt ans après sa mort. On lui attribuait même des miracles de son vivant.

Mais, par qui avaient été formés ces catholiques si sages ?

Ces catholiques avaient été formés par Sébastien Kinyana qui était arrivé à Kabala en 1908, envoyé par Monseigneur STRECHER, évêque de Kampala. Ce catholique arriva en 1908, mais tout seul, il avait fait un grand travail. Quand les premiers Pères Blancs arrivèrent à Kabala, après la guerre de 1914-1918, en 1923, ils trouvèrent, au village même, le plus important centre administratif, des centaines de catholiques qui attendaient leur arrivée pour être baptisés !

Première nomination NYAKIBARE en 1957

En ce temps cette paroisse portait-elle le nom de Kampala ?

A 400 kilomètres, au sud-ouest de Kampala, c'était, à cette époque, une paroisse - aussi grande qu'un département français. De plus, c'était une région insalubre, sujette aux épidémies, trypan, choléra... L'évêque, Monseigneur LACOURSIÈRE, avait décidé de construire un hôpital... Il a été construit quelques années plus tard, grâce à des religieuses de France.

Donc, avec toutes ces paroisses pour être hospitalières... N'y avait-il pas un curé ?

Oui, ce curé de Nyakibare avait installé un réseau de catholiques, ses sécularisés. Ils nous aidaient pour administrer les sacrements des malades. Mon premier travail était de répondre à ces appels, au mieux sans demande par écrit. Ce genre de travail avait pour moi, deux avantages : j'apprenais la langue et je faisais connaissance avec les coutumes, les usages, les chapelles et, surtout, les gens d'un pays nouveau pour moi.

Dans toutes les paroisses, il y avait un Père en charge des écoles. Mais, avec l'indépendance de l'Ouganda, en 1962, un genre de responsabilité, auprès des évêques, existait sous la tutelle de ministères de l'éducation nationale et de l'administration locale. Ces Pères ont pu alors, se consacrer à l'apostolat des laïcs.

Et vous avez longtemps à Nyakibare ?

Non, dans cette paroisse de Nyakibare, je ne suis resté qu'un an. Ensuite, je suis allé, pendant un peu plus d'un an, à Kabali, le chef-lieu de district. Ensuite, j'ai été envoyé à la paroisse de Bukinda, c'était en 1962.

Paroisse de BUKINDA en 1962

C'est dans cette paroisse que j'ai eu des contacts avec les membres d'une nouvelle religion.

Comment s'appelait cette religion ?

Le Bahá'í, une sorte de mélange de plusieurs prophètes angéliques plusieurs croyances de différentes religions. Sans aucune la charité d'avoir dans cette paroisse, un pourcentage haut de



Construction d'un pont de Sametwa
au Gabon

7
 - comme Paul Ngonoua. Je pensais donc la voir pour lui faire part de la situation. Pour aider l'Église, il décide d'aller lui-même, avec les nouveaux membres de cette religion, pour leur expliquer qu'on ne change pas de religion à coup de signature. Son intervention fut décisive ! Mais Paul jouit d'un grand prestige auprès de la population. Il était président de la région, juge et membre de plusieurs comités. Après son intervention, nous n'avons plus entendu parler de la religion Babou, dans le diocèse.

TOULOUSE, en 1965

Après trois années à la paroisse de Bokinda, j'ai été nommé à Toulouse pour l'animation missionnaire et ensuite à l'Abbaye, en 1965, pour un cours de théologie.

Retour en OUGANDA, en 1966 Paroisse de NYARUSHANGE

Une île dans un lac en Ouganda ?

Où, on avait divisé le diocèse de Nyabingi et on ne s'était donné une paroisse neuve ! Enfin !! Oh certes, il n'y avait rien ! Je me suis donc installé dans une maison de diocèse mais qui n'appartenait pas à la paroisse. Il y avait avec moi, deux prêtres hollandais.

Cette paroisse s'appelait Nyarushange, dans le nouveau diocèse de Kabale. La paroisse était divisée par un marécage avec beaucoup d'eau. Les paroissiens ne pouvaient venir à la paroisse car il leur fallait traverser l'eau froide et boueuse pour venir chez nous. Donc, avec l'aide des villageois, nous avons drainé le terrain submergé et construit un pont pour accéder facilement d'un côté à l'autre. Ce marécage avait une superficie de 70 hectares...

Si donc y avait des marécages ?

Non, il y avait surtout des saïges qui détruisaient les récoltes des populations limitrophes ! Quand tout le travail de mise en valeur a été terminé, nous avons gardé 10 hectares pour nous, pour cultiver et mettre des bêtes, et tout le reste a été donné aux riverains. Mais, ce beau terrain a fait des envieux et un beau jour, un flic de la région, qui avait des magasins et aussi, une belle maison, est allé voir les gens de la BATER et leur a demandé de venir voir le terrain qu'il désirait !!!

Moi, je suis allé voir les riverains pour leur dire : « attention, il y a un tel qui veut s'approprier le terrain, le votre aussi. »

Quand le monsieur est arrivé avec sa Mercedes, ils l'attendirent avec des pierres. Il y avait au moins une centaine de personnes. Quand il a vu les pierres, il a fait deux tours, et a dit qu'il n'y a rien à voir jamais entendu parler !!!

Qu'est-ce, ce fut efficace ?

Tout à fait, les villageois avaient compris qu'il ne fallait pas se laisser faire.

Est-ce que ça était une réussite ?

Non, ils ont cultivé : patates douces, maïs, et manioc de seigle. La centaine locale veut que la première récolte soit pour celui qui a donné le terrain... J'ai donc reçu 60 sacs de seigle pour les écoles.

Tous les matins
les écoliers sont
présents jusqu'au
détail de la
façon d'être.



à
mettre
de Sangha

Comment pouvons-nous servir les autres ?

Où, sans cesse, l'Afrique... Où nous à tout l'heure !!! Après le pont, il nous a fallu attendre la route pour aller de l'autre et passer facilement en voiture pour visiter les collines et aller travailler.

Tous deux très aidés par la population ?

Où, surtout, il faut voir avec quel enthousiasme les gens travaillent avec nous pour ces constructions et pour l'amélioration de leur village. Chaque semaine, ils donnent un jour de travail pour le pont et ils apportent des briques. C'est ainsi, pour moi, une satisfaction de participer à l'installation de leur paroisse.

Un tel nombre de paroissiens ?

Quand je suis arrivé, il y en avait environ 2000. À mon départ, il y en avait 12 000. En 23 ans, c'est normal. Beaucoup de nos paroissiens s'expatrient pour aller chercher, ailleurs, des terres fertiles. Nous baptisons 500 catéchumènes à la fois ! Tout le monde voudrait devenir catholique. Nous avons, en moyenne, 70 mariages par an, ce qui était très en dessous de la moyenne. Il fallait régulariser bien des situations matrimoniales, c'est pour cela, que pour l'année pastorale de 1981, nous avons organisé une campagne en faveur des mariages. Avec l'aide de l'évêque catholique, nous avons marié environ 500 couples au cours de 8 cérémonies diocésaines. Ces mariages étaient suivis de festivités qui beaucoup de nos chrétiens considéraient les dépenses sociales par ces fêtes en famille.

Vous êtes parfaitement à l'aise avec la langue locale ?

Tout à fait, et, surtout, j'ai bien travaillé avec les vieux du coin. Ils parlaient beaucoup de passé, des pères qui étaient venus autrefois, de la région. Ils racontaient beaucoup de choses. C'était très intéressant. Une fois, en venant faire ma retraite à Billim, je vais à la bibliothèque et je tombe sur un livre, j'y est retrouvé la main d'un ange qui m'a guidé, « la vie des premiers missionnaires en Tanzanie et au Rwanda ». Pour y aller, ils passèrent par l'Ouganda et par les pères... avec des noms, des dates et les personnages qu'ils avaient rencontrés. Les noms des Pères... c'était extraordinaire. J'ai alors décidé, d'écrire l'histoire de cette paroisse du diocèse, puisque j'avais pu mal de renseignements. C'était passionnant.

Le livre de Père Duffays décrit l'arrivée des premiers missionnaires dans le nord du Rwanda et la fondation de la paroisse de Rwanda, en 1903. Les Français n'avaient pas encore été défaits sur le terrain, mais le Père situait les territoires sud du diocèse de Kabale dans l'Ouganda. Pas très précis. Il donnait les noms des lieux que les Pères avaient visités au cours de leur passage, en particulier, leur entrevue avec l'ancien roi du Rwanda, Mubumba, qui était venu dans le pays pour recruter des soldats. Elle voulait reconquérir le trône de son père défunt, le roi du Rwanda : Rwabugira.

Ce détail, était pour moi une surprise pour reconnaître l'histoire du diocèse de Kabale. Ensuite, le Père racontait l'arrivée d'une grande nombre de catholiques orthodoxes, le premier missionnaire, Adrien Kibanga.

Avec les quelques notes en français laissées par les Pères Noy, Ory, Nicolet et Saut, traduits en anglais, j'ai donné certains détails sur l'origine du culte Nyabingi qui était très répandue également en Tanzanie, mais originaire de l'est de l'Ouganda. La tradition orale apporte des informations sur l'origine de ce culte. L'ancienne reine dévotée, Mubumba, qui était de ce culte, s'en servait pour gagner de l'influence auprès des populations locales. Elle promettait, ses enfants



Quartier de
Jura



Construction
de l'église



On termine
la cantine de
l'école en l'été
prochain.



à la fin d'un
anné on sera capable
de faire plusieurs
de plus!



Pour de la terre
dans la fosse
d'un camion.

L'église de
Hyarubanga.



Plus qu'un lieu de culte, c'est un lieu de
réunion. C'est un lieu de
jeunes filles.



combattants, des vaches par centaines... Mais, les gens du pays étaient réduits car ils ne pouvaient pas en faire bon usage du sol, ses débris.

Mais quoi ?

Où, j'ai aussi vu un genre de chaux, une montagne de chaux, mais on venait par les Anglais. Ils avaient construit un fort à chaux. Le site était tellement isolé, qu'ils ne pouvaient pas supporter leur production. Ils avaient donc décidé d'arrêter, il y a environ 20 ans. Je me suis dit, nous allons faire de la chaux. J'en ai parlé au ministre qui m'a écrit une lettre tout à fait favorable. Nous avons commencé le nettoyage de l'emplacement et du fort. Il ne manquait plus que l'adhésion pour aller le faire à chaux. Comme toujours, il y a quelqu'un du parti au pouvoir qui arrive et qui dit : « ce fort n'appartient ». Dans ce pays on n'y a pas de cadavres, on ne sait pas.

Alors, je lui dis : « et ce fort l'appartient, on va régler le problème, on va aller voir le préfet ! Hélas, les socialistes, les hommes du pouvoir auxquels il avait parlé avaient décidé de m'arrêter et de m'expulser. Heureusement, on avait des amis m'avaient prévenu qu'il y avait des arbres que l'on transporterait pour faire un barrage. » Attention, vous aller tomber dans un piège, faites attention. On continue, on va aller chez le préfet... Quelqu'un regarde par la fenêtre et voit des arbres que l'on transportait... Nous filons vite vers le R-5, grand coup d'accélération et accoutumés avons le temps de disparaître avant qu'ils n'aient le temps de mettre les arbres en place sur la route !

Quand ils ont vu que nous disparaissions, ils ont pris une grande voiture pour nous suivre... une centaine sur 10 kilomètres. (J'avais une R-5 et une Land Rover). Au bout de 10 kilomètres, ils étaient en panne d'essence.

Vraiment, vous et la famille ?

C'est vrai, mais j'étais en chaux.

Et le préfet, il ne pouvait rien faire ?

Non, il était aussi du parti. Il ne pouvait rien contre ces voyous. Ils ont essayé de prendre la fuite, mais les militaires, comme pour le train, les tiraient à coup de pierres... Alors, ils ont abandonné. Par contre, les catholiques ont fait une grosse erreur dans tout le pays, l'eau, le sable l'argile et la chaux appartenaient à tout le monde. C'est libre, mais pour eux, ce n'était pas la même liberté. C'est le droit du terrain du pillage et le sol vous appartient. Mais, ce n'est pas comme ça pour la loi. Ils sont donc allés en prison et ils ont perdu de l'argent et du sang, sans perdre, vraiment, rien, car ils n'ont jamais pu obtenir les papiers nécessaires. Puis après une péripétie, j'ai été arrêté.

Après cette histoire, ne craquez jamais plus qu'il y a un problème ?

Non, je ne craque pas car il y avait un changement de gouvernement et celui qui m'avait arrêté et volé et volé avait été mis en prison !

Mais quel parti ?

Et oui ! Mais avant de quitter Hyarubanga, il y a eu l'histoire du pont de Bahaba ! La puissance, même après le divorce du mariage, restait inchangée et il n'y avait pas de route de l'autre côté. Le site était d'un côté, le mariage qui avait eu lieu dans le pont et de l'autre côté, il y avait une rivière large et profonde qui séparait, elle aussi, un pont. Avant, pour le mariage, le divorce de l'autre côté, les villages hollandais, Amboine. Je le fais avec mes militaires, j'avais prévu, comme pour l'autre pont, de faire appel aux militaires.



Une école à un
école à Karamba
Mycène/Sange



Festivité en
préparation
pour célébrer
40 mariages



L'église est
très petite!

- 10 -

Parmi ses réserves, il y avait le soutien du nouveau gouvernement de Serey Dada. En cas de résistance, il se fait le promoteur de ce projet. Cela le rassure au premier lieu car il avait des pénalités des deux côtés de la route!

Serey Dada veut montrer que le nouveau gouvernement est un gouvernement d'action et il prend les frais à son compte. Les T.P. reçoivent l'ordre de construire le pont là où l'avenue choisit l'emplacement. Cela a été fait dans des délais remarquables et sans aucun regret, que j'ai rendu à l'organisation les facilités... Il faut montrer que je ne m'étais pas laissé aller à chanter, car les travaux dépassaient mes petits moyens.

En 1977, avec le régime de Serey Dada quel était son?

Oui, dès 1977. Serey Dada m'apprenait, avec toute raison, des accablés autour de lui. Secrettement il avait donné l'ordre de raser tous les fonctionnaires de la tribu Achéli, qui étaient dans la police, l'éducation et l'administration. Pour faire diversion, tous les jours, il parlait contre les Américains et les gens qui n'avaient aucune raison d'imaginer ce qui allait se passer.

J'étais allé voir un de mes partisans, chef du poste de police de Kabali. Quand il me vit, sans rien dire, il revint dans son véhicule et me demanda de partir et de l'emmener loin de là le plus rapidement possible. Il ne voulait pas exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, à savoir tuer tous les agents de police de la tribu Achéli qui étaient sous ses ordres.

Mais nous sommes vite échappés et, ainsi, quelques policiers ont pu être épargnés grâce à la disposition maladroite de cet homme étranger.

Mes Dada, si l'on veut se que vous êtes celui qui avait fait disparaître un homme?

Nous vivions ainsi, sur la qui-vive. Une autre fois, avec un Père Blanc, nous allions à Karamba. L'armée nous demanda de prendre un soldat avec nous. Il s'agit sur le siège arrière. Nous arrivons à un barrage routier tenu par des rebelles qui plaisantaient avec les passagers d'un autobus. Quand ils virent notre voiture, ils de la plaisanterie... Il y avait aussi le soldat sur le siège arrière et remarquant que nous sommes deux Pères Blancs européens... Pour ne pas nous créer d'ennuis, ils nous laissent passer avec notre soldat armé... En d'autres circonstances, le soldat avait été fait prisonnier ou tué. Le soldat était armé mais il a gardé le silence pendant tout le reste du trajet. Ce fut ainsi pour nous, un moment d'émotion intense, sérieux et grégaire.

Vous êtes au point?

Je ne suis pas... mais Dieu me protège, c'est certain! C'est aussi, à cette période, que le Père Mallard, curé de la paroisse de Vuarba, a eu des ennuis. Il continuait, malgré la rébellion qui s'organise, à visiter régulièrement les communautés chrétiennes de la paroisse. Un matin, à quelques kilomètres de la paroisse, il tombe dans une embuscade... Il est blessé aux genoux. Il fait donc avec son petit séminariste, on le soigne et on l'emmène à notre hôpital de Noumbay. Je vais le voir. Il souffre mais il a confiance, il s'en va avec une jambe bandée. Je vais à l'ambassade de France pour signaler un accident qui, parait-il, était une surprise... La lendemain, le Père Mallard meurt d'une embuscade.

La parole s'est levée autour de nous sur la voiture du Père Mallard... On voulait, quelque-à-il servir le coûtant du véhicule pour prendre l'argent destiné à la paye des fonctionnaires. La voiture du Père était connue de tous... Pour cette embuscade on s'était servi de jeunes gendarmes qui avaient peur de l'insurrection... D'après vous, c'est un coup d'État?

Départ de
 Nyacuhanga
 Avec la future
 mère je récolte
 du quinquina



Avec la future mère
 je plante un
 arbre

Arrivés à
 la messe
 à 10h



Il ne faisait pas bon vivre dans ce pays ?

Non. Par le côté, j'ai été traité dans une autre paroisse Rwengiri qui était un territoire corrupt. La forêt vierge, le parc le terrain de chasse. Il y avait trop de population pour le terrain qui était disponible et que le gouvernement avait décidé de transformer en terrain de chasse en zone de peuplement... Nous avions une paroisse, on les gens commençaient à venir c'était une route de 70 kilomètres, il y avait des écoles en construction, deux églises, puis la forêt vierge qu'on passait très facilement et ensuite on finissait par avec tout les animaux.

Paroisse de RWENGIRI

Comment s'appelait ce fameux pays et c'était en quelle année ?

C'était en 1989. C'était le père Elizabeth et le village s'appelait Rwengiri, ce qui signifie le pays des sangliers. Le village avait un belvédère et un sanctuaire.

Vous étiez bien logés ?

Les belvédères, qui étaient là, avaient construit en bois. Nous étions éloigné de tout. C'était la paroisse la plus éloignée du diocèse. Nous avions beaucoup de terrain, les catholiques qui nous avaient précédés (c'était au lac Edward) avaient construit une église avant notre arrivée. Il nous fallait aller les visiter au moins deux ou trois fois par an, pour les visites, les baptêmes, etc. Bien sûr, nous y allions quand la route le permettait, parce que dans cette région, il pleut beaucoup. C'est l'équateur, il n'y a pas d'écoulement, donc, beaucoup de boue.

Dans cette forêt, alliez-vous quelques fois à la chasse ?

J'y suis allé une ou deux fois avec un confrère qui avait un fusil. Moi, j'avais une carabine à ressort. Je ne suis jamais allé pour tirer les chiens sauvages, car il y avait la rage même dans les villes, à cause de la proximité du parc.

Je n'allais pas trop à la chasse, mais dans mes visites, je passais au milieu des éléphants, des buffles. Il vaut mieux, évidemment, laisser la priorité aux animaux quand ils sont au milieu de la route ? Beaucoup de lions, d'antilopes...

Pouvez-vous me dire le climat ?

Le climat... Quand il fait froid, on peut descendre à 13° et, quand il fait chaud, 30°. Il pleut beaucoup. Les nuits sont fraîches.

Quels sont des plantes africaines ?

Où, ça croissait... J'ai moi-même été surpris, dans mon ancienne paroisse, par une abondance de champignons. Nous étions en 1989, on avait 10 Pères Blancs pour une centaine de prêtres africains.

Il Rwengiri, alliez-vous souvent d'y aller souvent d'y aller ?

C'était comme ça. Mais, c'était la guerre. Là bas, à cette période, nous nous sommes aperçus que de nombreux réfugiés venaient tous la semaine, dans les villages. Alors, nous avons fait un genre d'aide où nous récupérions légumes et fèves pour les occuper un peu et les traiter à l'école. Nous les nourrissions, nous donnions un peu de savon. Ça ne se passait pas trop mal.



éléphant
sauvage
sauvage



antilope
sauvage
sauvage
au pays
des éléphants



Un hippopotame
comme dans un
pays
On va le
tuer

Un jour, une dame vient me voir pour me dire : « J'ai une dizaine d'enfants, mon mari est mort à la guerre, je ne peux pas me débrouiller toute seule. Pourrais-tu m'aider et prendre mes deux filles ? »

J'ai donc accepté et pris les deux filles avec les autres, à l'école. Elles sont bien restées trois ou quatre ans... Un beau jour, on voit arriver une mère avec un drapsau plein de saparthes vertes. Un officier sort de la voiture et me dit : « N'ayez pas peur. Je voudrais voir mes enfants ». Il me dit que ce sont ses deux filles que la mère venait chercher. Les filles croyaient que leur père était mort. Il ne s'était pas rencontré depuis 4 ou 5 ans. Elles sont reparties avec lui après des embrassades et des larmes. Quant à moi, l'officier m'a remercié de les avoir ainsi bien soignées. Il était devenu un grand personnage de l'armée pendant. Par la suite, il a toujours été reconnaissant à notre égard.

Comment avez-vous d'enfants dans un autre ?

Peut-être une question ? Il y avait des permanents et des semi permanents.

Autre chose, dont je fus la victime et que je souhaite préciser. Après la conférence de Rio, sur le changement climatique, un ministre togolais crut bon d'expulser des réserves de chasse, les gens sans terre qui s'y étaient installés depuis plusieurs années. Des structures de familles se trouvèrent privées de leurs propriétés du jour au lendemain et furent obligées de retourner dans leurs villages d'origine où ils n'avaient plus rien. Avec l'aide du Père Darmanin, nous avons traversé les montagnes pour accueillir 24 familles en leur procurant des jardins et un emplacement pour leurs maisons. Les gens les plus fermes avaient confiés leurs revendications à des avocats qui eurent gain de cause au bout de 10 ans de procès. Par contre, les familles qui nous avaient aidés étaient trop pauvres pour se payer des avocats et attendre 10 ans.

Dans le pays, il y avait environ 4000 éléphants. Ils faisaient beaucoup de dégâts. Un jour, Arsène Dada décide que l'ivoire lui appartient. Il envoie sa famille pour acheter l'ivoire. Il dit à ses jeunes gens : « Tuez les éléphants, nous vous achèterons l'ivoire ». Pour tuer les éléphants, ils achetaient des bidons d'essence, qu'ils versaient sur le derrière des éléphants et mettaient le feu. Les éléphants couraient et faisaient peur s'envolant et mourir. Ils n'avaient plus qu'à venir les défendre d'ivoire que Arsène Dada récupérait.

Mais, les éléphants, ils ne sont pas bêtes... Ils ont compris le danger ils sont partis vers les Congo. Sur les 4000 éléphants, il n'en restait que quelques dizaines. Par la suite, les troupeaux sont revenues.

En Afrique, comment est le monde d'éléphant ?

Bien sûr, tout se change dans un pays. J'ai demandé aux gens de ne rapporter des réserves d'éléphants, car je voulais aller à l'église et je voulais essayer de faire un motel avec une dame au lieu des parpaings... On ne s'est donc appuyé sur des réserves. Mais, j'ai dû abandonner car elles n'étaient pas rentables : certains étaient gnomes, d'autres toulous, je n'arrivais pas à faire quelque chose de bien. J'ai donc laissé tomber.

Demain, est-ce l'ivoire pour le monde, est-ce ?

Et oui, le monde est dans une situation où on appelle nos gens qu'ils étaient dans un pays d'éléphants. Nous avons dépassé une zone de quatre à six quatre pays... Je me suis limité à faire un motel en quatre. C'était bien, c'était très bien ! Le seul problème, c'est qu'il aurait fallu que le motel existe demain pour que l'ivoire soit légitime.

Rwanda
 utilisé au
 quartz rose



un buffalons et son
 petit sur les bords
 du lac Kivu



Plume de la
 feuille de...

Qui fabriquait ces quartz ?

Euh, les gens le jetait out, ils recherchait surtout du beryl. Saviez-vous ce que c'est le beryl ?

Non, pas du tout.

C'est ce que nous appelons du quartz utilisé pour la fabrication des armes blindés. En temps de guerre, ça se vend très bien. Les gens étaient donc intéressés par ce beryl. Et on savait que faire du quartz. C'est ainsi que j'ai récupéré le quartz pour mon matériel. C'était de grosses pierres de quartz.

Je crois que, pendant les années 1990, 1991 et 1992 que vous avez vécu un événement très spécial. Pouvez-vous nous le raconter ?

Où, pendant ces trois années, dans le diocèse de Kabali, l'évêque africain était Tuzi (il y en avait un) et les pasteurs étaient Hutu, alors, étant tutsi, il s'est cru autorisé à quitter le diocèse à l'arrivée tutsi ou se préparer à l'attaque du Rwanda, tout proche. Dans le diocèse, il y avait des soldats parosés. C'était très désagréable, car ils abandonnaient l'orthodoxie, ils mangèrent sans pain, s'installèrent parosés, ils avaient mis des canons dans le séminaire et prenaient le canon du diocèse pour aller cacher les canons et les radars dans la montagne.

Les pasteurs hutu ont décidé : « Nous boycottons l'évêque, nous ne voulons pas avoir à faire avec la rébellion tutsi. » J'étais le seul prêtre blanc français. Mes collègues étaient partis. Alors je me trouvais, le seul, à pouvoir dire que l'évêché était occupé par l'armée des Tutsi et que, tout était réquisitionné par l'armée : le canon du diocèse, les canons au séminaire, les radars, etc... Évidemment, cet état de fait ne plaisait pas du tout à la population majoritairement hutu du diocèse de Kabali.

Est-ce que c'était le même problème au Rwanda ?

Au Rwanda, les Hutu majoritaires étaient au Gouvernement. Il y avait des soldats français pour aider les Hutu et pour contrôler la rébellion tutsi à la frontière. La situation militaire était bloquée. C'est ainsi que l'État major de la rébellion tutsi avait décidé, selon des journalistes espagnols, de descendre l'avion qui transportait le président du Rwanda, du Burundi et des 3 Français de l'équipage, au milieu d'une rivière à Dru-el-Salam. C'est pour cela, que encore maintenant, le pays Rwandais fut au procès à l'ancien président du Rwanda à cause de la perte des trois occupants français de l'avion. Il se base sur les informations des journalistes espagnols et sur les indications françaises par un des événements de la mise en place de l'attaque au Rwanda.

Qui dirigeait tout, notamment -et les célébrations ?

Où, l'abbé, la dernière célébration qu'il a faite dans la ville de Kabali à des appartements. À la fin de la cérémonie, l'évêque a dit : « maintenant, laissez une prière pour les trois évêques du Rwanda, notamment tutsi à Kigali ». Les gens ont crié : « mais c'est toi qui as envoyé les Tutsi ».

Vous voyez dans quelle ambiance nous vivions. Et, malheureusement, c'est tout, c'est lui l'évêque qui avait instauré la rébellion à Kabali.



L'évêque
Tutu en
1984 avec
le Père Uys



Mme Ndlovu à
Mpanza



M. 25 ans de
Suzanne

Où est actuellement cet évêque ?

Il est toujours dans son pays, mais retiré, sans juridiction. Pendant trois années, on a tout essayé pour faire partir les Tutsis... Sans résultat. Quand dans un diocèse, les prêtres, les religieux et les laïcs sont contre leur évêque, ça ne marche pas pour l'Eglise.
L'évêque croyait que son devoir était d'aider la rébellion tutsie, et par cette attitude anti-pape, il est toujours bien vu par les présidents du Rwanda et de l'Ouganda.

Pensez-vous que cet évêque reflète son influence personnelle ?

Nous, déjà, quand il était jeune prêtre, Monseigneur Oger me disait : « ce jeune-tout fait de la propagande tutsie avec le journal du diocèse... ». Donc, quand il en a eu l'occasion, il s'est présenté pour aider la rébellion tutsie. Il avait tous ces quatre prêtres tutsis dans son diocèse qui se sentaient mal à l'aise. Ils sont partis comme combattants militaires au Rwanda.

N'y a-t-il maintenant un nouvel évêque ? Est-il tutsi ?

Oui, Monseigneur Gay a prêté serment à Kibaki avec succès. Actuellement, il y a un évêque africain populaire et pacifique.

En quelle année se passe cette prise de possession par les Tutsis ?

1990, 1991, 1992 et 1994. En 1994, il y a eu les massacres du Rwanda.

Comment êtes-vous, vous le seul blanc, dans ce pays ?

Assez bien, ils n'étaient pas hostiles, je n'étais pas concerné par leurs problèmes. Ils me laissent passer en paix et, de mon côté, je les ignore. La paroisse était à 170 kilomètres de Kibali. J'avais peu de rapport avec eux et avec l'évêque. Un petit accident m'a même bien servi.

J'avais besoin de récupérer ma radio que les rebelles m'avaient confisquée. Je demande donc à l'évêque de venir la chercher. L'évêque m'a écrit à venir à l'évêché pour la récupérer. L'autre et, à ce moment, il me dit : « quelle radio ? Votre radio, où est-elle passée ? ». Il faisait l'archevêque en descendant, à droite et à gauche : « où est la radio ? ». Je suis reparti sans radio.

Il avait fait ça, parce que tous les jours, à la radio locale, il y avait des gens qui chantaient, que, à l'évêché de Kibali, il n'y avait rien, alors que, en fait, l'état-major y résidait. Un jour, le président avait invité tous les évêques pour vérifier, eux-mêmes, qu'il n'y avait rien dans le diocèse. En fait, le coin était rempli de tutsis. Un évêque du Rwanda est venu, sans succès. On devait l'arrêter, il est venu.

La radio, celle qu'il m'avait prise, a fait passer le message : « attention, il y a un évêque au Rwanda, allez vous coucher ». Le ministre du Rwanda a fait l'archevêque, mais partout, il a vu des avions de guerre, des troupes de combat, etc... Et, à son retour à Kigali, il a dit à la radio : « ils m'ont pris pour un tutsi ! Voilà ce que j'ai vu : des avions de guerre, des troupes de combat de combattants ! Je n'ai pas vu des soldats, mais je les ai vus tout près ».



Les volcans
signalant
la frontière
entre le
Ruanda
L'Ouganda

costumes
traditionnels
les
vaches
étaient
leur moyen
pour
l'industrie



ordinaire
de 1990
à Kabale

Comme nous n'avons pas de notes, comment savoir-vous votre message et votre amour au son pépère ? Vous étiez évidemment ivre ?

Et bien... Nous n'avons pas eu de pépère ! Dieu sera loué ! Le radio, l'évêque l'avait donné... Enfin, un évêque a compris l'Église pendant trois années. Les chèvres étaient en révolte contre lui... Il y a eu de graves contestations. Le Vatican a nommé un administrateur à Kabale, Monseigneur Gay, un canadien et même il réussissait bien, il a été nommé évêque. Il fallait reprendre le diocèse en main.

C'est dans ce diocèse, d'après les journalistes espagnols, que les Tutsis avaient décidé de tirer sur l'avion pour tuer le président du Rwanda. Mais chaque fois qu'on dit cela au Président Kagame, il répond : « non, ce sont les Français qui sont responsables parce que ce sont eux qui ont rempli des canots remplis de machettes, ce sont eux les responsables du génocide ».

Combien de temps les canots sont dans ce pays ? Il s'arrête ?

De 1989 à 1994. Toutes ces années avec les Tutsis qui par la suite sont restés au Rwanda. Vous commencent la suite... Le génocide.

Où, un terrible génocide.

C'est à ce moment que les Tutsis, au Rwanda, ont tué le Père Valentin, du diocèse de Byumba... un catalan. Après cette période, je suis parti et j'ai été nommé à Mbarara.

Il paraît être économiste et instable, vous avez quand même travaillé dans cette paroisse ?

Oui, un travail intéressant. J'étais avec un hollandais, un fermier de métier. Il avait tout ce qu'il fallait pour nous élever : poulet, cochons, canards et des vaches... Mais, comme il n'y avait pas d'herbe, les vaches ont mangé les insectes après les autres ! Nous avions de la viande pour manger !

Moi, je faisais un travail de pionnier en installant les nouvelles écoles, de nouvelles chapelles et en organisant le catéchisme.

Paroisse de MBARARA

Ensuite, vous êtes parti à Mbarara ?

Oui, c'est une paroisse de 200 000 habitants où il devait y avoir de 30 à 40 000 catholiques. Mon travail consistait à aider les deux prêtres de la paroisse.

Écrivez-moi, je voudrais savoir qui étaient faits les nominations, les Pères Mbarara ?

Non, par l'évêque du diocèse. Il nous fallait une autre paroisse, car, il y avait trop de monde pour une seule paroisse. Le municipal nous donna un terrain très bien placé et je construisais les constructions. D'abord la maison des Pères, une chapelle temporaire pour la messe du dimanche et ensuite l'église.

Dans cette nouvelle paroisse, vous avez toujours le même diocèse ?

Oui et c'était un gros avantage pour moi, parce que, certains de mes confrères ont dû apprendre trois ou quatre dialectes ! Pas moi. En même temps, je travaillais chez les Chrétiens qui avaient installé un réseau routier à Mbarara.



L'église de
Nyanakpator
à Nyanak
2005

Dans le Parc, le lundin de Paqueton



La supérieure était A. François, la sœur du Père Payeur. Elle avait froid et courait en fallot dire le messe chaque jour. Le dimanche, j'étais à la messe. Ce travail me plaisait bien. Je l'ai aimé au moins dix ans. Puis, Sœur A. François, qui était morte 20 ans, est partie pour aller ailleurs, au autre travail. Je m'occupais aussi d'un groupe de prière qui se réunissait chaque semaine. En fait, un travail normal.

Dans cette paroisse, il y avait aussi des Pères blancs ?

Oui, trois et même quatre Pères blancs hollandais et belges et moi, le seul français. Ce mélange de nationalités était excellent pour recevoir que nous étions envoyés du Vatican et non pas d'un pays colonialiste.

Vous êtes donc resté 23 années dans cette paroisse ?

Oui, de 1984 à 2007. C'était mes dernières paroisses avant de rentrer en France pour raison de santé.

Est-ce que c'est étonnant ?

J'ai eu une douleur d'une épaule à l'autre. Je suis allé voir un docteur qui m'a dit que c'était la tension artérielle. Il m'a donné des remèdes. Une autre fois, j'ai perdu connaissance en conduisant le camion.

Je suis donc resté à Paris pour consulter un cardiologue... pendant qu'il m'observait, je me suis trouvé mal !

Oh, les choses que cela se sont produites avec le cardiologue ?

Il a téléphoné à l'hôpital Saint Joseph où j'ai été hospitalisé pendant trois jours avec gastro à gastro, pépites etc. On m'a dit que j'avais des caillots de sang qui venaient de la cavité. Deux fois accident que j'avais senti dans la tête... l'avant la bouche de côté etc... Depuis, je suis là. J'étais parti avec un pyjama et une brosse à dent, pensant repartir rapidement, et voilà... on m'a envoyé ici à Hillon.

Quel âge avez-vous ?

83 ans.

Oh, il était bien temps de rentrer ? Il faut bien se décider un jour !

Bien, c'est à dire que j'avais assez vécu un ou deux ans de plus. Je suis venu avec quatre-vingt. J'avais des enfants à m'occuper. Leurs parents et les petits, deux filles et un garçon, vivaient encore ils vivaient dans le pays. Ils n'avaient pas de travail. Ils remaniaient toutes les maladies possibles en vivant avec les bêtes. On leur a dit de venir au village ou en leur à donner un terrain. Mais, le monde des parents étaient déjà bien établis, et pas de temps après leur arrivée, ils sont morts. Nous avons donc dû nous occuper des trois enfants. Je m'en occupais tout particulièrement.

À la mort des parents, je les ai très en pensés et aux vacances, ils revenaient à la paroisse. Ils ont bien réussi presque une fille est sur le point d'avoir son diplôme d'infirmière. L'autre est bien mariée et le garçon est plombier. Voilà pourquoi j'avais voulu qu'ils viennent vivre que je sois pais. Je leur reviens de l'église.

Buffet
Laf



Repas des
aines Lora
P. Bas, Michael
Dreyfus



Père Pascal
et sa mère
fondation de
monnaie de
Charles et
Marina
Pascal

Sont-ils pris en charge depuis votre départ ?

L'étudiante est prise en charge par l'école d'infirmière, et, pour les vacances, elle revient à la maison pour donner un coup de main. Le jeune homme a une chambre : il est pleureux et fait le toi. La troisième est mariée. Ils se débrouillent bien, mais, j'aurais aimé rester pour eux.

Vous aimez -ils ?

Oui, mais pas trop. Ce sont des jeunes !!! Il n'est à sa petite école maintenant...

Vous êtes dans à Paris pour vous occuper ?

Oui et puis après, le Provincial m'a dit : « Allez vous reposer à Billère... ». Donc, je suis là depuis, j'ai récupéré peu de bagages. J'ai tout fait. Les Pères, le bar, m'ont expédié 7 kilogrammes de livres et 3 de photos... Voilà... j'ai tout fait... voiture, machine à écrire, etc...

Pas trop des ?

Je m'occupe à m'y habituer. Je m'occupe. Je vais chez les Petites Sœurs des Pauvres, je célèbre la messe deux fois par semaine... Je visite un peu les malades... et voilà, je mène une petite vie tranquille...

Vous d'après à ce sujet ?

Si, la dernière année de mon séjour en Ouganda me réservait une petite surprise. En lisant les archives brûlées par les premiers Pères Blancs, j'ai appris que, en certain Augustin Laveque, originaire de Séverac le Château, à la ferme des Calquines, était l'un des pionniers en Ouganda. Il y était arrivé avec le Père Laxenaire et était le fondateur de la paroisse de Villa Maria (Kampanga).

Ce Père Augustin Laveque était un de mes grands oncles par ma grand-mère maternelle. En ce cas, quel âge me permettrait à croire que quelque un a guéri, obtenu mon activité maternelle vers le sud-ouest de l'Ouganda ?

Je ne sais pas, mais, j'avais évidemment été protégé plusieurs fois et d'une manière extraordinaire. D'abord avec le journal « L'annonciateur », ensuite, une fois à l'étranger, j'ai été protégé au cours d'un incendie d'une façon extraordinaire et, au cours d'un exercice de tir, avec une arme défensive.

Au cours de mes déplacements, plusieurs fois par semaine, on m'a vu en auto, qui m'a protégé des maladies, et des accidents ??? L'air à penser que ces sage gardien s'appelaient Augustin Laveque, mort en Kabyle en 1914, ancien curé de Villa Maria et curé de Séverac le Château. Après coup, il paraît évident que le travail dans le ministère, n'est pas l'activité d'un seul. Il se fait à plusieurs niveaux. Nous sommes plusieurs à collaborer. Chacun à sa manière, d'abord pour planter la graine, pour faire germer la semence et pour faire mûrir les fruits.

En venant en Ouganda, j'étais entré dans la maison d'un autre et, souvent, j'ai rêvé que d'autres avaient senti avec moi.

Alors, vous êtes. Quelle belle conclusion ?

Merci à vous

Prenez soin de vous. Bonne nuit.

2014-01-01

Interview, Fr. Félix Géraud, White Father, 2008¹

I am happy that you have agreed to tell us about your missionary life

I was born in Séverac le Château on January 8, 1927, in the house of my maternal grandparents. I grew up where my father worked in the railways. Then, in 1936, he was transferred to Béziers. So we went, with my little brother, to live there.

In 1939, war broke out and my father was mobilized. He was taken prisoner. The Red Cross organized stays abroad for the children of prisoners (because of famine). We had several destinations: Algeria, Spain, Switzerland, Tunisia or Morocco.

You could choose?

Yes, it was in 1941, I was 14 years old and I wanted to go to Algeria. About forty children left together.

No regrets leaving your mom?

Yes, of course, but I thought it was only for the holidays.

So in Algeria you went to a host family?

Yes, they took me to a village in Ain Taya, east of Algiers, not far from Cap Matifou, at the Tamaris Hotel, next to Maison Carré. It was a big hotel. I was helping out, carrying water, ice, glasses, bread, etc.

There were spa guests? Some tourists?

Yes, there were sometimes 200 people, tourists and spa guests. And, among them were American and German spies. We found out afterwards.

You stayed for a long time? Holidays?

Yes, because the Red Cross asked to extend our stay, because the situation was not getting better in France. When school started, I was put in Maison Carré, near the White Fathers.

So that's when you got to know the White Fathers?

Yes, but after a year, the Red Cross said that the children should be reunited with their families. It was in 1942. The ocean liner *Lamoriciere* was on the Algiers-Marseille trip... I was sad, but I went to pack my bags. The hotel manager told me "The war is not over... so stay here". I jumped at the opportunity and stayed at the Tamaris Hotel... because I didn't want to leave.

[Captions page 2: top, 1st Communion, St Mazaire Parish, Béziers; bottom, My parents Arthur and Albertine]

¹ Interview by Annick Merceron, at Billère, 04 april 2008. White Father's archives Rome

Were you alone? Or with other comrades?

Two or three others stayed but I don't know. The others left with Red Cross nurses, And, do you know, the liner sank off the Balearic Islands, with all passengers. A big storm had engulfed them.

So, you were really protected. What luck!

Yes, and you'll see it was only the first time. My whole life has been about luck and protection. In any case, concerning the *Lamoriciere*, France was, for some time, in the dark about this shipwreck. We in Algeria knew. It was terrible for the families. The accident was reported in *Historia* magazine.

And for you, what happened?

Well, when the holidays were over, I was sent as a boarder to the Maison Carré College, not far from the White Fathers' mother mission. Unfortunately, in 1942, in November, the American landing in Algiers caused the closure of all schools.

Could you return to France?

No, because the war did not allow it. I went back to the Tamaris Hotel, which had just been requisitioned by the Americans and now a hotel for pilots for 1942, 1943 and 1944. I worked as a waiter in the service of the American army. One good thing about this, I learned to speak fluent English and to get to know others better, the hotel employees, mostly Kabyle... We were good friends.

During this period, the White Fathers whom I saw from time to time, advertised for Kabylia. I was enthusiastic. So I went to speak with the White Fathers, telling them that I liked it.

Did you already have views on missionary life?

Yes, I wanted to be a White Father!!! The father of the novices, Father Blin told me that I had to learn Latin and advised me to go first to the little seminary of Saint Laurent d'Olt to finish my secondary studies. This was good for me as it was at my grandmother's!

But, you haven't been home for 4 or 5 years?

And no, I couldn't, because of the war

How did you return?

Well, when the Americans and the Allies occupied Italy, it was the end of the bombing. I was able to take the boat to Marseilles; the port was completely destroyed as it was still wartime. It was early 1945.

I went to Béziers, my father had been repatriated from captivity and returned to the railways. It was a real reunion.

You must have been happy to find your family? Had you told your parents about your desire to be a White Father?

Yes, I wrote to them. They weren't very enthusiastic, but they did not oppose my studies, despite their preference for the local clergy.

Have you had this missionary call as some of your confreres have had?

The origin of my White Father vocation was the friendly and cordial contact with a group of Kabyles, permanent workers at the hotel; where I worked. We shared everything, the work, the difficulties, the good moods... My Kabyles friends were well known to the White Fathers... Much of what they did could not be improved. I was up for it.

So you went to Saint Laurent d'Olt?

Yes, first at St Laurent D'Olt, then at Bonnelles, a new seminary that started in Paris. I was with Rabin and Duclos. I passed my baccalaureate and then went to the army. And yes, we had to go to Indochina. The soldiers had lost a lot of men, so the army had to renew the stock!!!! They took all the little young priests, future priests who were in the seminaries. However, previously, it was necessary to attend the military school of Saint Maixent.

Saint Maixent l'Ecole? I am Saint Maixentaise!

Ah well, so you know the barracks. It was in 1950 because I was suspended. Afterwards, they sent me to Maurienne, near the Italian border. There too, I was hot!² There was a fire in a forest. So we're leaving... There was a big tree burning at the foot, but, as it was at night, I hadn't noticed. A friend yelled at me, "Back off, this tree will fall". I didn't take the step to the place where the tree fell!!! I was very surprised!!

What luck!

Another time, I was asked to clean the rifles. I looked inside. The first had nothing, but when I went to look at the second, it fired and the bullet brushed against me. There was a great silence in the room. Everyone looked to see if there was anybody on the floor...

How long you were in the military?

A little over a year. After the army, I went to the novitiate with Father Grillou!! After the novitiate I was sent to Holland for three years of theology with Father Pageault. Then, as I spoke English in Scotland to Monteviot for a year; it is where I was ordained.

Were you ordained in Scotland? Well, you are the first I've met ordained in Scotland.

There were 23 priests including three French.

[Captions page 4: top, Pere Blanc's house, St Laurent d'Olt; middle, Bonnelles Seminarians at Bonnelles, 1947; bottom, Second class at Bonnelles]

² Used in the sense of 'hot luck', or a synonym for 'lucky' throughout the interview

[Captions between pages 4 and 5: left top, The Tamaris Hotel and the beach when the American forces disembarked, 1942; left middle, Military, at the Alps at Maurienne; left bottom, Algeria, I returned to greet the Carreras family of the Tamaris hotel when I was at Moriciat, 1953; right top, White Fathers at Lourdes military pilgrimage; right middle, In the Alps at Tignes; right bottom, At Sherenberg, Holland, the French group. On the right is Fr Maillard killed in Uganda in 1983]

So what did you ask for your affection?

Well, Kabylia didn't say anything to me anymore!!! I was sent to Uganda. I hadn't asked for anything in particular, but I had met in Paris a Father who had just returned from Uganda. He had written an Uganda language grammar. I asked him to give me some tips.

He had taught me a few prayers, with Maria, Pater, sign of the cross, hello, good evening, etc. He taught me lessons from 9 am to noon.

What was the dialect?

There were several languages, but this was called Runyankole or Ruchiga, with other Bantu languages. In any case, he did me a great service by giving me ideas. Besides, I later met him in Uganda, sometime before his final return to France. Now he is deceased.

How did you go to Uganda? It was not the perilous journey of your predecessors, I suppose.

By plane, Marseille with stopovers in Rome, Cairo, Khartoum and arrival without problem in Entebbe in Uganda

Uganda, Diocese of Mbarara

A few details about the south-western region of Uganda at the time of my arrival.

Christian communities had already existed for about 20 years. The conversions of young men and young women were regular but limited. We didn't see adults, let alone seniors.

Pagan cults were prohibited by law as being anti-European. However, the influence of former soldiers was considerable. They had visited Egypt, Palestine, the Indies and Europe in the years 1939-45. Back home, they praised schools, hospitals and religion and everything they had seen in Jerusalem, Bethlehem and Nazareth. They encouraged women to go to the parishes for education and to be baptized.

In the years 1955-65 there was a kind of movement in favour of the Church. Many young people wanted to be baptized, but it was necessary to wait several years before having a place in the catechism of the parish.

Did they need motivation to wait like this?

Yes, at home, they memorized prayers and even the elderly were taught and initiated during the days of Lent. This movement of sympathy towards the Church was explained by the influence of catechists in the villages

The pioneer of the diocese, a catechist Muganda Johana Kitagana had installed prayer leaders and catechists in strategic locations: markets, crossroads, administrative centre ... There were small chapels run by local catechists and, several times a week, there were lessons in religion, writing and reading.

People were hardworking?

Absolutely. Besides, this Muganda's influence was considerable, even twenty years after his death. He was even credited with miracles during his lifetime.

But, by whom had these zealous catechists been trained?

These catechists had been trained by Johana Kitegana who had arrived in Kabale in 1909, sent by Monsignor Streicher, bishop of Kampala, This catechist died in 1939, but all alone, he had done a great service. When the first White Fathers arrived in Kabale, after the war of 1914-18, in 1923, they found, in the village itself, the most important administrative centre, some catechumens who were waiting for their arrival to be baptized!

First Nyakibare appointment in 1957

Where is this parish in relation to Kampala?

400 kilometres south-west of Kampala, it was, at that time, a parish as large as a French department. In addition, it was an unhealthy region, prone to epidemics, (typhus, cholera). The bishop, Monseigneur Lacoursiere, had decided to build a hospital ... It was built a few years later, thanks to nuns from Breda.

So, you arrived in this region not very hospitable ... There was, I suppose, a priest?

Yes, this parish priest from Nyakibare had installed a network of catechists, around sixty. They advised us to administer the sacraments of the sick. My first job was to answer these calls, at least one request a day. This kind of work had two advantages for me, I learned the language and I got to know the roads, the schools, the chapels and, above all, the people of a country new to me.

In all the parishes, there was a Father in charge of the schools. But, with the independence of Uganda, in 1962, responsibility for schools came under the supervision of the Ministry of National Education and local administration. The Fathers were then able to devote themselves to the apostolate of the laity.

Do you stay long in Nyakibare?

No, in this parish of Nyakibare, I only stayed for a year. Then I went, for a little over a year, to Kabale, the district capital. Then I was sent to the parish of Bukinda in 1962.

Parish of Bukinda in 1962

[Captions on page 6: top White Fathers of Kabale Diocese, 1977; bottom Bukinda Church, benediction course, 1967]

It was in this parish that I got into trouble with members of a new religion

What was the name of this religion?

The Bahia, a kind of Macedonian system of several prophets encompassing several beliefs of different origins. We were lucky to have in our parish, an unusual person, Paul Ngorogaza. So I went to see him to tell him the situation. To help the Church, he decided to go himself, to see the new members of this religion, to explain to them that one does not change a religion by means of signatures. His intervention was decisive! Our Paul enjoys great prestige among the population. (He was president of the region, judge and member of several committees). After his intervention, we heard no more about the Bahia religion in the diocese.

Toulouse, in 1965

After three years in the parish of Bukinda, I was appointed to Toulouse for missionary courses and then to Arbrèle, in 1965, for a theology course.

Return to Uganda, in 1966 Nyarushange Parish

So you went back to Uganda?

Yes, we had divided the diocese of Nyabikare and they asked me to take a new parish! Finally!! Where especially there was nothing! So I settled in a house in the diocese but which did not belong to the parish. There were two Dutch fathers with me.

This parish was called Nyarushange, in the new diocese of Kabale. The parish was divided by a swamp with lots of water. The parishioners could not come to the parish because they had to cross the cold and muddy water to come to us. So with the help of the villagers, we drained the submerged land and built a bridge for easy access from one side to the other. This swamp was 70 hectares in size...

There must have been mosquitoes?

No. There were particularly monkeys which destroyed the crops of the neighbouring populations!! When all the development work was finished, we kept 10 hectares for ourselves, to cultivate and put animals, and all the rest was given to the residents. But, this beautiful land made people envious and one fine day, a rich man from the region, who had shops and also, a beautiful Mercedes, went to see the people and asked them to come and see the land that he wanted!!!

I went to the residents to tell them "Be careful, there is someone like that who wants to take over the land. I warn you."

When the gentleman arrived with his Mercedes, they were waiting for him with stones. There were at least some people. When he saw the stones, he turned around and disappeared ... We never heard from him again!!!

At least it was effective!

Absolutely, the villagers understood that you shouldn't let it go.

AM Did they put cattle on this land?

No, they cultivated; sweet potatoes, but, especially sorghum. Local custom is that the first harvest is for the one who donated the land... So I got 60 sorghum bags for the schools.

[Caption, page 7: construction of the 60 metres bridge]

Did that allow you to feed others?

Oh, you know Africa ... We were mowed down!!! After the bridge, we had to build the road to go to the other and easily pass by car to visit our patients and go to catechize.

You were very helped by the population?

Yes, above all, we had to see with what enthusiasm people were working with us for these constructions and for the improvement of their village. Each week, they gave a day of work for the parish and they brought bricks. It was also, for them, a satisfaction to participate in the installation of their parish.

Did you have a lot of parishioners?

When I arrived, there were about 5000. When I left, there were 12,000. In 23 years, it's normal. Many of our parishioners went abroad to seek fertile land elsewhere. We baptized 500 catechumens at a time. Everyone wanted to become a Catholic. We have, on average, 70 marriages per year, which was well below the average. We had to regulate a lot of marital situations, that's why, for the jubilee year of 1983; we had organized a campaign in favour of marriage. With the help of Catholic Action, we married 500 couples in eight Sunday ceremonies. These wedding masses were followed by festivities because many of our Christians feared the expenses occasioned by these family celebrations.

Are you comfortable with the local language?

Absolutely, and often I chatted with the locals. They talked a lot about the past, the fathers who had come in the past, from the region, they told a lot. It was very interesting, One year, on retreat to Billiere, I went to the library and came across a book, (it is really the hand of an angel who guided me), with lives of the first missionaries in Tanzania and Rwanda. To get there, they passed through Uganda and my parish ... with names, dates and the characters they had met. The names of the Fathers... it was extraordinary, I decided then, to write the history of this parish of the diocese, since I had a lot of information. It was became a passion.

Father Dufays' book³ wrote of the arrival of the first missionaries in Rwanda and the founding of the parish of Rwaza in 1903. The borders had not yet been demarcated on the ground, so the Father located the southern territory of the diocese from Kabale in Uganda. Not very precise. It gave the names of the places that the Fathers had visited during their visit, in particular their interview with the former Queen of Rwanda, Muhumuza, who had come to the region to recruit soldiers. She wanted to reclaim the throne of her late husband, the King of Rwanda, Rwabugiri.

This detail was for me a beginning to begin the history of the Diocese of Kabale. Then the Father related the arrival of a great famine and then of the Catholic catechist, the first catechist, Johana Kitegana.

[Captions page 8: top and middle, Everybody brings bricks to the site of the future church; bottom, First offering of sorghum]

³ *Jours Troublés*, Felix Dufays, Ixelles, 1928

[Captions between pages 8 and 9: left top, White Fathers' house, left middle church construction, left bottom, the back of a truck ties together six beams; right top and middle, strengthened with reinforced concrete, right bottom, fixing the cross on the church's top]

With the few notes in French left by Fathers Gorju, Nicolet and Satet ⁴translated into English, I added some details on the origin of the Vyabingi⁵ cult which was also very widespread in Tanzania, but originating from western Uganda. Oral tradition reports information about the origin of this cult. The former dethroned queen, Muhumuza, who was of this cult, used it to gain influence with local populations. She promised hundreds of cows to future fighters... But, the locals were suspicious because they did not have very good memories of the king, her husband.

Anything else?

Yes, I also found a deposit of lime, a mountain of lime, discovered by the English. They had built a lime kiln. The site was so isolated that they couldn't export their production. So they decided to quit about 20 years ago. I said to myself, let's make lime. I spoke to the minister who wrote me a very favourable letter. We started cleaning the site and the oven. The only thing missing was the match to light the lime kiln. As always, someone from the ruling party came and said, "This kiln is mine." In this country where there are no property maps, we did not know.

So I said to him, "If this oven belongs to you, we will solve the problem, we will go to the Commissioner Alas, the activists, the men of power he spoke to had decided to arrest and deport me. Fortunately, on the way, friends warned me that there were trees being transported to make a road-block. "Be careful, you are going to fall into a trap, be careful." We continue, we are going to go to the commissioner... Someone looked out the window and saw the trees that were being transported... We went fast on the R5, a big boost and zoom; we had time to disappear before they had time to put the trees in place on the road!!

When they saw that we were disappearing, they took a big car to follow us... a real 10-kilometer course (I had an R 5 and them a Land-Rover). After 10 kilometres, they ran out of gas...

Really, you and the luck!

FG It's true, but I was hot

The commissioner, he couldn't do anything?

No, he was also of the party. He could do nothing against these thugs. They tried to take the oven, but the residents, as in the swamp, received them with stones... So they gave up. On the other hand, Catholics have made a big mistake all over the country, water, sand, clay and lime belong to everyone. It's free, but for them it wasn't local custom. It is the right of the pasture land and the soil belongs to you. But, it is not like that in law. So they went to trial and they lost the money and suddenly lost everything, land, money, because they were never able to get the necessary papers. Shortly after these adventures, I was transferred.

⁴ Pencil note: Seite

⁵ Nyabingi

After this story, don't you think there was pressure?

No, I don't think so because there had been a change of government and the one who had run after me and wanted to expel me had been put in prison!

God is just!

And yes! Before we leave Nyarushange, there is the story of the Rubabu bridge! The parish, even after the drainage of the swamp, remained landlocked and there was no road on the other side. The village was on one side, the swamp which had its solution with the bridge and on the other side, there was a wide and deep river which also required a bridge. Also, for Lent, I ask for help from the Dutch bishops. Granted, I let the residents know, as I had planned, as for the other bridge, to call on the residents,

[Captions page 9: top, the finished church at Nyarushanga; bottom, to preserve the interior church walls it was necessary to use flat stones]

Among these residents was a minister of the new Amin Dada government. In the Council of Ministers, he became the promoter of this project... This concerned him directly because he had pastures on both sides of the river!

Amin Dada wanted to show that the new government was a government of action and, so, he paid the costs. The T P⁶ received the order to build where I had chosen the location. It was done within a reasonable time and without my money, which I returned to the Dutch organization... Fortunately, I had not embarked on this project, because the work was beyond my means.

Was life under Amin Dada hard?

Yes, as early as 1977. Amin Dada suspected, with good reason, of plots around him. Secretly he had given orders to kill all the officials of the Acholi tribe, who were in the police, education and administration. As a diversion, he spoke out every day against the Americans and people who had no reason to imagine what was going to happen.

I went to see one of my parishioners, chief of the Kabale police station. When he saw me, without saying anything, he got into my car and asked me to leave and take him away from there as quickly as possible. He did not want to carry out the order he had just received, namely to kill all the police officers of the Acholi tribe who were under his orders.

We quickly escaped and, as a result, some police officers were spared thanks to the sudden disappearance of this courageous man.

My God, if it had been known that you were the one who had disappeared this man!

We lived like this, on the alert. Another time, with a White Father, we were going to Kampala. The army asked us to take a soldier with us. He sat in the back seat. We arrive at a roadblock run by rebels who were joking with the passengers on a bus... When they see our car, end of the joke... They also see the soldier in the back seat and notice that we are two European White Fathers... In order not to get us into

⁶ Public Works Department

trouble, they let us pass with our armed soldier... In other circumstances, the soldier would have been taken prisoner or killed. The soldier was saved and kept silent for the rest of the trip. It was also a moment of intense emotion, emotion and gratitude for us.

Were you afraid?

I don't know ... but God was protecting me, for sure! It was also during this period that Father Maillard, parish priest of Vumba, got into trouble. He continued, despite the rebellion which was organized, to regularly visit the Christian communities of the parish. One morning, a few kilometres from the parish, he was ambushed... He was injured in his knees. He turned around towards a small hospital. We treated him and sent him to our hospital in Nsambya. I went to see him. He was in pain, but confident he'll get away with a stiff leg. I went to the French embassy to report the accident which, it seems, was a mistake... The next day, Father Maillard died of an embolism.

The guerrillas had no reason to ambush Father Maillard's car... It was said that they wanted to stop the treasurer's car to take the money intended for the officials' pay. Father's car was known to everyone... For this ambush, they used young boys who had little discernment... Was it a mistake or a set-up?

[Captions page 10: top, infants' school, Kirvanba, Nyarushanga, middle, gathering in preparation to celebrate 40 marriages; bottom, The church is too small!]

Wasn't it good to live in this country?

No, Subsequently, I was transferred to another parish, to Rwengeri, a recently settled territory with a virgin forest, park, and hunting ground. There was too much population for the land that was available⁷ and that the government had decided to transform this hunting ground into a settlement area... We had a parish, because people were starting to come (it was a 70 km road). There were schools under construction, two churches, then the virgin forest which we passed very easily and then this famous park with all the animals.

Rwengeri parish

What was this famous park's name and what year was it?

It was in 1989. It was Elizabeth Park and the village was called Rwengeri, which means the country of wild boars. I lived with a Dutchman and a Canadian.

Were you well housed?

The Dutch, who were there, had built hard. We were far from everything. It was the most distant parish of the diocese. We had a lot of land, the Catholics who preceded us (it was by Lake Edward) had built a church before our arrival. We had to go to them at least two or three times a year, for visits, baptisms, etc. Of course, we went when the road allowed, because in this region, it rains a lot. This is the Equator, if there is no flow, then, a lot of mud.

⁷ Around Kabale, Resettlement schemes from 1940s onwards

In this forest, did you sometimes go hunting?

I went there once or twice with a colleague who had a gun. I had a sparrow rifle; I used it to shoot rabid dogs, because there was rabies even in the cities, because of the proximity of the park.

I didn't like hunting very much, but in my trips, I passed among elephants, buffaloes. It is better, of course, to give priority to animals when they are in the middle of the road!! Lots of lions, antelopes...

Tell me about the climate?

The climate... When it's cold, down to 15° and, when it's hot, 30°. It rains hard. The nights are cool.

Did you have African priests?

Yes, it was starting. I myself have been replaced, in my old parish, by an African of the diocesan clergy. We were in 1989, still 10 White Fathers for a hundred African priests.

In Rwengiri, were you happy to go there happy to go there?

It was like that. But, it was war. There, during this period, we noticed that many children wandered all day long, in the villages. So we made a kind of shelter where we would pick up boys and girls to keep them busy and put them in school. We fed them, we gave a little soap. It wasn't too bad.

One day, a lady came to see me to say to me, "I have ten children, my husband died in the war, I can't manage on my own. Can you help me and take my daughters?"

So I accepted and put the two girls with the others at school. They stayed well for three or four years... One fine day, we see a motorcycle arrive with a flag and then super official cars. An officer gets out of the car and tells me. "Do not be afraid. I would like to see my children". He told me that it was his two daughters that the mother had entrusted to us. The girls believed that their father was dead; they had not met for 4 or 5 years. They left with him after hugs and tears. Still, the officer thanked me for taking care of them so well. He had become a great character with the current president. Thereafter, he was always grateful to us.

How many children could you take in this asylum?

Maybe a fortnight? There were permanent and semi-permanent

Something else, which I witnessed and which I wish to clarify. After the Rio conference on climate change, a Ugandan minister believed it would be necessary to evict people from game reserves, landless people who had settled there for many years. Dozens of families were deprived of their properties overnight and were forced to return to their villages of origin where they had nothing left. With the help of Father Dumesny, we found the means to re-classify 24 families by providing them with gardens and a place for their houses. The wealthiest people had entrusted their claims to lawyers who were successful after 10 years of trial. However, the families we helped were too poor to afford lawyers and wait 10 years.

In the parish there were around 4000 elephants. They were doing a lot of damage. One day, Amin Dada decides that the ivory belongs to him. He sends his family to buy the ivory. He said to the young men, "Kill the elephants, we will buy you the ivory". To kill the elephants, they bought cans of gasoline, poured them on the backs of elephants and set them on fire. The elephants would run in panic and eventually collapse and die. They just had to saw off the ivory tusks for Amin Dada.

But, the elephants, they are not stupid... They understood the danger they left for the Congo. Of the 4,000 heads, only a few dozen remained. Subsequently, the herds returned.

Did the villagers eat elephant meat?

Of course, everything is eaten in these countries. I asked people to bring me elephant molars, because I was building a church and I wanted to try to make an altar with these teeth instead of concrete blocks... So they brought me lots of molars. But, I had to give up because they were not symmetrical: some were crossed, others crooked, I could not do something good. So I gave up.

Too bad, because it was, to say the least, original?

And yes, I thought that this altar would have reminded people that they were in an elephant country. We discovered a quartz mine! Rose quartz ... I started to make a quartz altar. It was good, it was very beautiful! The only pity is that it needs more sunlight for the altar to be bright.

What were they doing with this quartz?

Nothing, people threw it away because they were mostly looking for beryl. Do you know what beryl is?

No, not at all

This is what we call tungsten used for the manufacture of armoured steel. In wartime, it sells very well. People were therefore interested in beryl and didn't know what to do with quartz. This is how I got the quartz for my altar. They were large quartz stones.

I believe that during the 1990s, 1991 and 1992 that you experienced a very special event. Can you tell us about it?

Yes, during these three years, in the diocese of Kabale, the African bishop was a Tutsi (he is still there) and the parishioners were Hutu, so, being Tutsi, he believed himself authorized to cede the diocese to the army Tutsi who was preparing for the attack on nearby Rwanda. In the diocese, there were soldiers everywhere. It was very unpleasant, because they abused hospitality, they ate without paying, settled everywhere. They had put cannons in the seminary and were taking the diocesan truck to hide the cannons and the radars in the mountains.

The Hutu priests decided "We are boycotting the bishop, we don't want to have anything to do with the Tutsi rebellion". I was the only French white priest. My colleagues were gone. So I am the only witness who can say that the bishop allowed Tutsi army occupation and that everything was requisitioned by them; the diocese truck, the cannons at the seminary, the radios, etc. Obviously, this fact did not please the majority Hutu population of the diocese of Kabale.

Was it the same problem in Rwanda?

In Rwanda, the majority Hutu were in government. There were French soldiers to help the Hutus and to contain the Tutsi rebellion on the border. The military situation was blocked. It was then that the staff of the Tutsi rebellion decided, according to Spanish journalists, to bring down the plane that transported the presidents of Rwanda, Burundi, and the 3 French crew members, on their return from a meeting in Dar-es-Salam. This is why, even now, Judge Bruguière is trying the current president of Rwanda because of the loss of the three French occupants of the plane. It is based on information from Spanish journalists and on the indications provided by one of those who carried out the missile attack.

Was this Tutsi bishop continuing the celebrations?

Yes, by the way, the last celebration he made outside Kabale was spectacular. At the end of the ceremony, the bishop said, "Now let's say a prayer for the three bishops of Rwanda, recently killed in Kigali." People shouted, "But it was you who sent the Tutsis."

You can see the atmosphere we lived in. And, unfortunately, it is true, he was the bishop who had installed the rebellion in Kabale.

Where is this bishop currently?

He is still in his country, but withdrawn, without jurisdiction. For three years, we tried everything to get the Tutsis out... to no avail. When in a diocese, priests, nuns, and laity are against their bishop, it does not work for the Church.

The bishop believed that his duty was to help the Tutsi rebellion, and by this ambiguous attitude, he is always well regarded by the presidents of Rwanda and Uganda.

Do you think this bishop was under a particular influence?

No, already, when he was a young priest, Monseigneur Ogez said to me: "This young Tutsi is making Tutsi propaganda with the diocese newspaper..." then, when he had the opportunity, he came to help the Tutsi rebellion. He had three or four Tutsi priests in his diocese who felt uncomfortable. They left as military chaplains in Rwanda.

Is there now a new bishop? Is it better?

Yes. Monsignor Gay spent ten years in Kabale successfully. Currently there is a popular and peaceful African bishop.

In what year did this Tutsi takeover take place?

1990, 1991, 1992 and 1994. In 1994, there were the massacres of Rwanda

How was it for you, the only white man, in the country?

Quite well, they were not hostile, I was not concerned with their problems. They let me pass in peace and, for my part, I ignored them. The parish was 170 kilometres from Kabale. I had little connection with them and with the bishop. A little incident shows my attitude

I needed to get my radio that the rebels had confiscated from me. So I ask the bishop to come and get it. The bishop invites me to come to the bishopric to take it back. I arrive and, at that moment, he says to me: "Which radio? Your radio, where did it go?" He was fooling around right and left: "Where's the radio?" I left without a radio.

He did that, because every day, on local radio, there were people who said that, at the bishopric of Kabale, there was nothing, when, in fact, the state commissioner lived there. One day, the president invited all the ministers to verify, themselves, that there was nothing in the diocese. In fact, the corner was filled with Tutsis. A minister from Rwanda came without warning. We had to invite him, he came.

The radio, the one he had taken from me, passed on the message: "Be careful, there is a minister from Rwanda, are you going to hide?" The Rwandan minister fooled around, but everywhere he saw radio antennas, traces of trucks, etc... And, on his return to Kigali, he said on the radio: "They took me for a fool! This is what I saw: radio antennas, traces of supply trucks! I did not see soldiers, but I knew them nearby."

Since you did not have a radio, how would you have communicated if you had a glitch? Were you really isolated?

Well ... We didn't have a glitch! Praise be to God! The radio, the bishop had given it... Finally, this bishop compromised the Church for three years. The Christians were in revolt against him... There were serious consequences. The Vatican appointed an administrator to Kabale, Monsignor Gay and a Canadian; as he was successful, he was appointed bishop. The diocese had to be taken over.

It was in this diocese, according to Spanish journalists, that the Tutsi had decided to shoot the plane to kill the President of Rwanda. But every time we say this to President Kagame, he replies: "No, it is the French who are responsible because they are the ones who shipped boxes full of machetes, they are the ones responsible for the genocide."

How long did you stay in this country? At Rwengiri?

From 1989 to 1994. All these years with the Tutsis who subsequently returned to Rwanda. You know the rest... The genocide.

Yes, a terrible genocide

It was then that the Tutsis, in Rwanda, killed Father Valmajo, of the diocese of Byumba... a Catalan. After that period, I left and I was appointed to Mbarara.

Parish of Mbarara

Then you went to Mbarara?

Yes, it is a parish of 200,000 inhabitants where there must have been 30 to 40,000 Catholics. My job was to help the two priests of the parish.

Apart from this hectic and settled life, did you still work in this parish?

Yes, interesting work. I was with a Dutchman, a farmer by trade. He had everything we needed to feed us, chickens, pigs, ducks and cows ... But since there was no grass, the cows burst one after the other! We had meat to eat.

I was doing pioneering work by installing new schools, new chapels and organizing the catechumenate.

Excuse me, I would like to know who made the appointments, the White Fathers?

No, by the bishop of the diocese: We needed another parish because there were too many people for one parish. The municipality gives us a very good site and I start the construction. First the Fathers' house, a temporary chapel for Sunday Mass and then the church.

In this new parish, do you still have the same dialect?

Yes and it was a big advantage for me, because some of my colleagues had to learn three or four dialects!! Not me. At the same time, I worked at the Poor Clare's who had installed a new monastery in Mbarara.

The superior was A Françoise, Father Payor's niece. She had founded a convent where I said Mass every day. On Sunday, I was in the parish. I liked this job very much, I did it for at least ten years. Then, Sister A Françoise, who had stayed for 20 years, left to found another convent elsewhere. I was also in charge of a weekly prayer group. In fact, normal work.

In this parish, were you with White Fathers?

Yes, three and even four Dutch and Belgian White Fathers and I, the only French. This mixture of nationalities was wanted to show that we were sent from the Vatican and not from a colonialist country.

So you stayed 13 years in this parish?

Yes, from 1994 to 2007. It was my last parish before returning to France for health reasons.

What happened to you?

I had shoulder to shoulder pain. I went to a doctor who told me it was blood pressure. He gave me remedies. Another time, I lost consciousness while celebrating Mass.

So I came back to Paris to consult a cardiologist... while he was examining me, I felt bad!

Oh, how lucky it happened at the cardiologist!

He phoned Saint Joseph Hospital where I was hospitalized for three days with drip, injections, etc. I was told that I have blood clots from the carotid artery. So any accident that I have would be in my head... I had my mouth aside etc... Since then, I've been there. I left Uganda with pyjamas and a toothbrush, thinking to leave quickly, and return... I was sent here to Billère.

How old are you?

81 years old

Oh, was it time to go back? You have to decide one day!

Well, I would have liked to stay one or two more years. I will tell you why. I had children to take care of. Their parents and the little ones, two girls and a boy, lived as best they could in the park. They had no land. They picked up all possible illnesses by living with the animals. They were told to come to the village or they were given land. But, the parents' health was already badly shaken, and shortly after their arrival, they died. So we had to take care of the three children, I took care of it especially.

When the parents died, I put them in boarding school and on vacation, they returned to the parish. They have been successful since one girl is about to graduate as a nurse, the other is well married and the boy is a plumber. That's why I wanted them to finish before I left. I send them money.

Are they supported since your departure?

The student is taken care of by the nursing school, and for the holidays, she returns to the parish to lend a helping hand. The young man has a room: he is a plumber and drives a taxi. The third is married. They are doing well, but, I would have liked to stay for them.

Are they writing to you?

Yes, well, not too much, These are young people!!! They're pretty close now...

So here you are in Paris to take care of yourself?

Yes, and soon after, the Provincial said to me, "You are going to rest in Billere ..." So I have been there since, I have recovered little luggage. I had left everything. The Fathers, over there, sent me 7 kilos of books and 3 of photos ... There... I left everything... car, typewriter, etc...

Not too hard?

I'm getting used to it. I'm busy. I'm going to the Little Sisters of the Poor. I celebrate Mass twice a week... I visit the sick a little... and lo and behold, I lead a quiet little life.

Anything else to tell?

Yes, the last year of my stay in Uganda had a little surprise in store for me. Reading the archives left by the first White Fathers, I learned that a certain Augustin Levesque, from Séverac le Château, on Calquieres farm, was one of the pioneers in Uganda. He had arrived there with Father Levinhac and was the founder of the parish of Villa Maria (Katigondo).

Father Augustine Levesque was one of my great uncles through my maternal grandmother. Is this a clue that would lead me to believe that someone guided, oriented my missionary activity towards the southwest of Uganda?

I don't know, but, I had obviously been protected several times and in an extraordinary way. First with the liner *Lamoriciere*, then, once in the army, I was unexpectedly protected in a fire and, during a shooting exercise, with a defective weapon.

During my trips, several times a week, by motorbike or car, which protected me from illnesses and accidents??? I like to think that this guardian angel was called Augustin Levesque, He died in Kabylia in 1914, a former cure of Villa Maria and native of Séverac le Château. Afterwards, it became obvious that working in the ministry is not the work of any one person. It is done on several levels. Many of us are collaborating. Each in his own way: first to plant the seed, to germinate the seed and to ripen the fruit.

Coming to Uganda, I entered another's harvest and often harvested what others had sown before me.

Bravo, Father, What a beautiful conclusion! Thank you.